

MAURICE FICKELSON

La mélancolie

Après Venise

Sur la place Saint-Marc, à Venise, un pigeon s'était posé sur sa tête; on en avait fait une jolie photographie. Mais maintenant qu'elle est revenue chez elle et qu'elle a repris son travail de bureau, ce pigeon la gêne. Oui, il est toujours là. Elle avait d'abord pensé faire comme si de rien n'était, avec ses compagnes, avec son amant. Mais son amant a rompu. C'est lui ou moi, lui a-t-il dit. Comme si elle avait le choix. Pelotonné frileusement et arrondi à plaisir, tout à fait *cosy*, le pigeon a juste ouvert un petit peu le bec. Puis il a dû penser que cela ne le concernait pas. C'est l'impression qu'il continue à donner dans l'agitation de la vie quotidienne, et seule sa petite tête mobile qui tourne de divers côtés le regard de ses yeux ronds fait croire qu'il s'intéresse quand même à ce qui l'entoure. Elle se rend bien compte que, professionnellement, ce pigeon est un handicap. Lorsque son patron la fait venir pour lui dicter le courrier, il reste un moment sans rien dire, l'œil vague. Elle a appris récemment qu'il dévie vers l'une de ses collègues les lettres les plus confidentielles. Le temps qui passe lui fait connaître que la distance s'est agrandie entre elle et les autres. Ce n'est pas encore la solitude, mais même son père. Son père lui dit: «Le nombre de femmes noyées qu'on retrouve chaque matin augmente». Et il la regarde d'un air entendu. Puis le printemps est venu, ramenant le chant du coucou, propice à sa mélancolie. Elle fait de longues promenades au bois. Un après-midi, elle a pris une barque et elle est partie sur l'étang. À égale distance des deux rives, elle a posé les avirons, elle s'est penchée sur l'eau. Et dans le miroir de l'étang, Venise. Une Venise encore un peu

incertaine, encore un peu tremblante, comme le serait son reflet, comme on balbutierait son nom dans l'émerveillement, et qui remontait des eaux avec ses ors et ses verts, et ses soupirs de foule de l'autre monde le long des Fondamente. À la dernière seconde où la vision devenait la vie, où la lumière se résorbait dans le miroir, le pigeon ouvrit les ailes, et, avec un cri d'impatiente joie, il s'envola.

Les cloches

La ville est infestée de cloches. Quelquefois on les entend sans les voir, par lentes volées rêveuses. Mais le plus souvent, elles se montrent — soudainement, n'importe où. Un matin, sur l'esplanade, on lève les yeux, on ne sait pas encore pourquoi, sous la coupole du ciel, rien qui se discerne, presque rien, une palpitation de l'air, ou comme un mouvement d'ailes. Puis on les voit. Encore translucides quelques secondes, on dirait qu'elles se solidifient dans la substance même de l'azur. Prennent l'éclat, le grain du bronze. Et vont et oscillent au-dessus d'une population consternée. Ce qu'elles annoncent, on ne sait, mais rien de bon, rien de bon, on le craint. Il y en a de toutes les dimensions, de tous les modèles, sonnant follement. Et ce n'est pas tant le pesant bourdon des sonorités les plus graves qui portent le message des malheurs qu'on pressent, mais un balbutiement de notes légères, enfantin et joyeux. Cela peut aussi bien se produire de jour ou de nuit, dans les bâtiments publics ou privés. À un gala de bienfaisance à l'Opéra, où les chanteurs demeurèrent sans voix, et le chef d'orchestre comme suspendu à sa baguette, tandis que les cloches voletaient autour du lustre monumental dont les lumières progressivement se rallumaient. Sous le dôme de verre du Crystal Palace, où l'on ne sut pas donner une explication satisfaisante du phénomène aux nombreux touristes étrangers. Au bain turc, où l'on se rhabilla. Chez la baronne de C., en conversation avec l'abbé

Louis, son filleul, qui lui conseilla de changer les tapisseries du salon. Mais la baronne s'était perdue dans ses pensées, dans de tintinnabulantes pensées, qu'elle écoutait, un doigt sur la tempe. Et régulièrement à toutes les séances du conseil municipal, où l'on s'obstine à parler d'*effets de lumière*. Quelqu'un se demandera: si les cloches volent plus bas que les étoiles, pourquoi ne passeraient-elles pas sous le pont? Eh bien, elles y passent, et cela dérange le poisson, affirment les pêcheurs. Mais elles affectionnent plus particulièrement les réunions de famille, les noces, surtout les noces, où leur apparition a quelque chose de presque naturel, dans le premier moment, où elles se mêlent aux guirlandes et aux fleurs, avant que la mariée écarte son voile et pose un regard brouillé de larmes sur tout ce qui l'entoure.

Le repas des fauves

C'est le matin que l'on voit passer les adolescentes chacune avec son fauve au bout d'une chaîne. Les promeneurs s'arrêtent pour regarder leur cortège. Les fenêtres s'ouvrent, faisant danser le soleil. Des fenêtres et des terrasses des palais on leur jette des fleurs. Les enfants accourent après leur passage et tracent des signes à la craie sur le sol où elles ont marché. Les belles adolescentes sourient. À leur côté cheminent paisiblement les fauves dont elles tiennent avec modestie les chaînes: les unes ont un lion, d'autres un tigre, un jaguar, ou une panthère. Existe-t-il des raisons à ces couples — des raisons ailleurs que dans les figures que composent les astres? On perçoit des accords, des affinités même. Rien que de vague, mais on est troublé. La brise donne un autre motif de l'être: à l'odeur caractéristique des fauves se mêlent des exhalaisons de cannelle qu'on rapporte à des causes diverses, selon les opinions qui changent, mais le parti le plus raisonnable pourrait être de les attribuer à l'émotion de ce moment de grâce — sinon à un désir encore confus qui ne saurait se manifester par d'autres voies. Les

adolescentes sortent de la ville, emmènent les fauves loin des regards profanes; on les suit des yeux jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans la partie du bois interdite aux promeneurs. Le soir, les gardiens iront chercher les fauves et les ramèneront à leurs cages, repus, un peu ensommeillés.

L'accomplissement du désir

Les hommes-oiseaux courent dans la rue en battant des ailes. Vont-ils prendre leur essor, cette fois? Ils ont beau faire, le sol les retient. C'est la pesanteur. Mais eux, ils courent, le visage renversé, la bouche ouverte, le regard voilé. Dans une folle agitation d'ailes — ah, comme ils courent! Un bourdonnement obstiné remonte la rue, saisi de fureur par moment, on dirait alors un bruit d'incendie: ce sont les hommes-oiseaux éperdus de désir. Ils ont choisi cette rue parce que longue et droite comme doit l'être une piste d'envol, mais pas assez longue, sans doute, pas assez pour un élan qui les ferait quitter terre. Il y a une vitesse critique à atteindre; ils s'y efforcent; ils se sont préparés, ils ont suivi un régime, puis ils ont attendu leur jour; les conditions météorologiques sont bonnes. Ça ne suffit pas. Alors ils accélèrent, encore, encore, à la limite, halètent, l'air dans leurs yeux devient noir. On leur jette des graines par les fenêtres. Mais peuvent-ils seulement songer à s'arrêter pour se nourrir, eux qui courent désespérément à la rencontre d'un souffle toujours évasif? De temps à autre, ils font un petit saut, les ailes tendues, et retombent. Non, ce n'est pas encore cette fois. Et leur course se poursuit le long de l'interminable rue. On les retrouvera à la sortie de la ville, dans un terrain vague, affalés les uns sur les autres, la plume défraîchie.

Griffon

Rien n'est plus difficile que d'être un griffon. Le griffon entretient des relations épineuses avec la réalité. Il s'y déchire.

En vol, il l'oublie; il peut avoir l'illusion qu'il rêve. Vient le moment où il faut se poser, comme ce jour-là sur la falaise. Et une fois de plus, l'horreur d'être au monde un griffon le saisit. Il l'exhale en un soupir. L'harmonie du paysage qu'il domine et la douceur de ce début d'automne accusent la dissonance qu'il a le sentiment d'introduire dans la nature par le seul fait d'exister. Et pourtant il se raidit contre ce qui l'accable. Son maintien est fier, mais sans la pointe d'arrogance par laquelle se trahit la satisfaction intime de tout ce qui revient à terre après avoir volé, du hanneton au pilote de ligne. Le griffon ne connaît pas la satisfaction. Il contemple le détroit qu'il a franchi, où se suivent les pétroliers et les cargos, puis se tourne vers la campagne, les labours, les bois et les prairies, dresse la tête vers le ciel qu'il regarde avec reproche, ouvre le bec comme pour jeter un cri, mais son bec se referme, sa tête retombe, les plumes de son cou se mêlent horriblement au poil de son poitrail que le sel des vents marins qui l'ont porté poisse. Et il maudit la cruelle malice à laquelle il doit l'existence, la pensée qui l'a conçu. Le moment d'après, il se dit: «Celui qui m'a créé ne peut être mauvais. Il voulait faire pour le mieux, sûrement, unir la force à la légèreté — lorsqu'il a été pris, tout à coup, d'une humeur bizarre, contrarié, peut-être, en proie au doute, quel créateur ne l'est-il pas à un moment ou à un autre? Il a vu son erreur... Et depuis, il se cache».

Oui, fâcheuse erreur. Quoique... il pourrait y avoir pire, envisage le griffon — qui toutefois ne s'attarde pas à se représenter ce pire, auquel il ne croit pas, d'ailleurs. Mieux vaut se donner des raisons d'être, et à défaut de raisons — car il n'en trouve pas —, des motifs d'exister. Il les découvrira dans ce qu'il a d'exceptionnel, d'extraordinaire, d'incomparable. Il s'exalte. «Je suis le seul, l'unique, l'ultime coup de dés de la création — et qu'importe si l'on a perdu!» Il se drape dans son malheur. Le vent l'ébouriffe. Il est Chateaubriand. Quel destin! Cela ne vaut-il pas la peine d'endurer les petits inconvénients et les mesquineries d'un monde étrié où aucune place n'a été prévue

pour lui? Que les autres s'asseoient donc à la table du festin de la vie et lèvent leur verre bientôt vide — lui, il ne revendique plus que l'espace gauchi ouvert par son vol — cette solitude! Personne ne la lui disputera. Et personne avec qui la partager... Non, il n'existe pas de griffonne. On n'y a pas pensé. Le désespoir le reprend: il émet une succession de petits cris et de gloussements comme si par l'excès de son chagrin, ou par le surprenant effet d'une trop grande amertume sur les muscles de sa face et de son cou, se manifestait une gaieté hors de propos dont il se hâte de prendre les signes pour des preuves et de croire, une minute, que réellement il l'éprouve. Puis il se calme.

Il regarde la mer. Si seulement il pouvait se précipiter dans le vide et se briser sur les rochers. Mais ses ailes le porteraient malgré lui. Ce n'est pas facile non plus de cesser d'être un griffon. Alors, il imagine — il imagine, en bas, sur la grève, un mélange de poils et de plumes agglutinés par le sang... Qu'est-ce que cela? se demandera-t-on. Sûrement, ça s'est dévoré. Puis la marée enlèverait ça, et ce serait comme si le griffon n'avait jamais existé. Cette pensée lui plaît un moment. Mais bientôt, elle aussi l'afflige. Le griffon ne peut être que mélancolique. Il ne verra jamais que la désolation d'un monde où seules les apparences sont réelles.

Pourtant, ce qu'il voit est paisible. Il suit des yeux un vol de grues: elles savent parfaitement où elles vont; elles ont des habitudes. Le soleil dore les nuages. Ce sont là choses qui passent, auxquelles il n'est pas nécessaire de donner un sens. Ce qui importe, se dit-il, c'est la trajectoire. Et le griffon, une aile déployée, se lèche le poil et se lisse les plumes.

Maurice Fickelson

Maurice Fickelson a publié plusieurs romans chez Grasset (Dod, 1968; Une soirée chez Azerbach, 1971) et chez Gallimard (La vie intérieure, 1982). Des nouvelles ont paru sous sa signature à la Nouvelle Revue Française, en 1984, 1991, et nous avons déjà publié des contes de lui dans le n° 6 de Pleine Marge.